

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. 5
Six mois. 3 fr. 1
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

Les Folies Sociales

Il y a déjà plus d'un siècle que J.-J. Rousseau, exaspéré de l'aveuglement de ses contemporains, s'écriait :

« Toute notre sagesse est servile, tous nos usages ne sont que gêne, contrainte, assujettissement. »

L'auteur d'*Emile*, s'il avait vécu de nos jours, s'apercevrait que la génération actuelle mérite les mêmes accusations que celle qui l'a devancée dans la tombe.

Si J.-J. Rousseau avait toujours tenu un pareil langage, on pourrait le ranger parmi les précurseurs de l'anarchisme.

On dirait, pour employer une expression de Fontenelle, que les hommes ne se décident à user de leur raison qu'après avoir épuisé, en chaque genre, toute la série des folies imaginables.

Conçoit-on cette puissance persistante de la routine, des usages et des préjugés, après tant de révolutions accomplies pour amener leur destruction ?

« On voit le mieux, on l'approuve, mais on suit le pire. »

Commence-t-on à délaisser les pratiques surannées de la superstition ? De peur d'en perdre l'habitude, on s'empresse d'adopter les rites du mariage et de l'enterrement civils.

« Seigneur ! Délivrez-nous des cafards, mais ne nous privez pas tout à fait de la vermine ! »

Si l'on évite l'écueil de Charybde, c'est pour tomber dans le gouffre de Scylla.

Les acteurs et les formules peuvent varier ; mais on remarque toujours une égale passion pour la mise en scène, le même culte des symboles, le même amour des oripeaux, le même étalage d'ostentation puérile.

Nous tournons vingt fois par jour en ridicule le costume des enjuponnés, la manie du ruban et des galons ; mais, si tôt qu'une occasion se présente, nous tombons dans des travers non moins absurdes. C'est l'histoire de la paille et de la poutre.

Est-ce donc par le port du crêpe ou par la couleur des vêtements que l'on peut juger de la douleur des survivants ?

Les anarchistes, conformément leur conduite à leurs convictions, s'opposent à l'obligation de bannir la duplicité et l'hypocrisie des relations sociales.

C'est le premier pas à faire dans la voie de la propagande par le fait.

Que devrait penser de nos mœurs un sauvage, s'il voyait passer dans nos rues une troupe de pompiers ayant le sac au dos, la cartouchière aux reins, le fusil sur l'épaule et le sabre au côté ?

Etrange peuple, se dirait-il, qui emploie, pour éteindre les incendies, les procédés qu'il faudrait mettre en œuvre pour les allumer !

Il ne serait assurément pas plus grotesque ni moins illogique d'astreindre les couvreurs à s'affubler d'une seringue en sautoir avant de monter sur les toits.

C'est ainsi que nous appelons les quatre derniers mois de l'année : Septembre, Octobre, Novembre et Décembre, bien que depuis un grand nombre de siècles, cette désignation soit contraire à la vérité de l'almanach.

Que signifie le titre de *Maître* décerné aux officiers ministériels et aux avocats, ainsi que celui de *Docteur*, appliqué aux médecins à l'exclusion des autres diplômés qui possèdent des parchemins analogues aux leurs ?

Pourquoi réserve-t-on ce stupide privilège aux seuls docteurs en médecine et n'en gratifie-t-on pas, avec aussi peu de raison du reste, les lauréats dans les autres branches de l'enseignement ?

Mystère !

Le titre de Docteur en médecine fait partie intégrante de l'individu, qui a été reçu dans les formes voulues après avoir, au préalable, acquitté les droits fiscaux, fût-il le dernier des ânes non bûtes ; (car pas d'argent, pas de Docteur).

Il sera désormais Docteur, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse. Docteur en marchant, en buvant, en mangeant, en dormant ; docteur encore lorsqu'il se mouche ou qu'il s'assied sur la chaise percée !

Son titre est indélébile.

Le devoir des anarchistes est de réagir contre ces tendances funestes et rétrogrades, qui ne sont inspirées que par un esprit de routine ou de servile imitation.

Est-il donc nécessaire de parler et

d'agir autrement que la nature le comporte, que la nécessité l'exige et que le bon sens le prescrit ?

On s'explique l'imitation voulue, discutée, raisonnée, lorsqu'elle est appropriée aux besoins de l'individu.

Quant à l'imitation mimétique, en dehors de la première enfance, elle est digne de tout notre mépris.

Réagissons donc avec vigueur contre ces errements déplorables, que nous ont légués les tyrannies antérieures et dont le maintien ne pourrait se justifier que par une passion invétérée pour la servitude volontaire.

La masse est encore imprégnée, pour son malheur et pour le nôtre, d'une foule de préjugés (religieux, politiques, autoritaires et sociaux) qui obscurcissent son entendement et la rendent le jouet de tous les malfaiteurs politiques.

Faisons, au plus tôt, pénétrer la lumière anarchique dans ces ténèbres épaisses, et débarrassons le terrain des broussailles inutiles.

Arrestation de nos Camarades

Nos camarades signataires de l'Affiche rouge, ont été arrêtés, inopinément, mercredi, dès la première heure. Des policiers en civil sont venus les prendre au petit matin. L'opération s'est faite en surprise, comme si les dirigeants eussent appréhendé quelque légitime indignation populaire.

Certes, nous ne protesterons pas contre l'exécution du jugement imbécile et monstrueux des jurés de la Seine, ni contre les formes avec lesquelles il fut exécuté. Il serait naïf de nous indigner contre les actes des gouvernements, exécuteurs des basses œuvres de la classe bourgeoise. Nous voulons seulement souligner l'attitude de la presse réactionnaire. La Patrie de la veille, dans une note intitulée : En Prison, réclamait l'arrestation des condamnés du 30 décembre. A l'heure même où cette sommation était satisfaite, l'Echo de Paris et d'autres organes républicains faisaient chorus, reprenant le même thème.

Les réactionnaires demandèrent l'internement de nos amis, comme une compensation aux poursuites dirigées contre leurs coreligionnaires, les aristocrates du noble faubourg Saint-Germain qui venaient de faire connaissance avec le panier à salade.

Les policiers volontaires, qui désignent leurs victimes, ouvrent la porte du cachot, et fourbissent la hache de l'exécuteur, avant de danser la danse du scalp sur les vaincus, s'apparentent aux plus répugnants mouchards et les dépassent en ignominie.

A prendre leurs ordres à la préfecture de police, ces journalistes ont pris les mœurs du monde qui fréquente la maison du quai.

Nous sommes leurs adversaires, c'est entendu. Nous luttons contre les idées mensongères et sanguinaires dont ils essaient de perpétuer le culte. La bataille ne cessera qu'avec notre victoire. Mais cela peut-il excuser ou pallier, l'acte de basse gouffalerie auquel viennent de se livrer nos adversaires ?

M. Piot ennemi de l'Instruction primaire

L'Instruction est gratuite et obligatoire. Aussi gratuite qu'obligatoire. Gratuite puis-que ceux à qui on l'offre en font les frais, obligatoire pour ceux qui veulent. L'autorité, si féroce quand il s'agit de contraindre l'individu est désarmée quand il s'agit de le protéger contre une autre volonté hostile. Si les parents veulent que leurs enfants restent ignorants, c'est-à-dire désarmés dans la lutte sans merci qu'ils auront à soutenir, l'Etat n'y peut rien. D'ailleurs l'Instruction populaire est une chose dont il faut user sagement, un gouvernement avisé n'en abuse pas.

La vérité est que, malgré l'école gratuite et obligatoire, le nombre des illettrés demeure très grand. S'il n'est pas rare du tout de voir des gens de vingt ans qui ne savent pas lire, il est très fréquent d'en voir qui lisent si péniblement qu'ils reculent devant une lecture et pourtant, l'Instruction est obligatoire depuis plus de trente ans. Aujourd'hui, il existe une assez

grande quantité d'enfants qui ne fréquentent aucune école et ne reçoivent aucune espèce d'Instruction et une immense quantité d'enfants qui ne fréquentent l'école que de loin en loin et la quitte sachant à peine épeler.

Il est certain que ce n'est pas à cause de ses défauts que l'école primaire est si négligemment fréquentée. Si mal que les enfants y soient et de si mauvaise qualité que soit l'Instruction qu'on y donne, les parents sont contents de les y voir, quand ils n'ont pas besoin d'eux à la maison, d'abord parce que cela les débarrasse, pour ne servir de l'expression populaire, et puis parce que c'est l'usage. Aussi les enfants de cinq à huit ans vont-ils en classe assez fréquemment ; passé cet âge, ceux des familles pauvres y vont de moins en moins et d'autant moins qu'ils appartiennent à une famille plus pauvre et, surtout plus nombreuse.

La raison de ce fait n'est pas difficile à apercevoir, et nous avons pu le constater bien souvent. Dans presque toutes les familles misérables, quand un enfant atteint huit ans, il a au moins quatre petits frères et sœurs, souvent plus. La mère ne peut pas suffire à la besogne formidable que crée tant de marmaille en même temps que le père ne peut plus subvenir aux besoins d'une si nombreuse famille. La mère, aux abois, endettée, expulsée, etc., cherche du travail à faire chez elle et trouve à se faire exploiter à son tour par les petits entrepreneurs de couture, cartonnages, triage de plumes, couronnes de perles, ouvrages en poil de lapin, etc., etc. Le ménage de plus en plus négligé arrive à faire la vie impossible ; le plus jeune bébé réclame des soins ; la mère est peu à peu amenée à en charger les plus âgés de ses enfants qui sont gardés à la maison, d'abord souvent, puis tout à fait.

Et ce cas est si fréquent que je puis dire sans crainte d'être démenti que la tyrannie des marmots de un jour à quatre ans, la plus abominable après celle de l'Etat, s'exerce presque exclusivement sur d'autres enfants dans la classe ouvrière. Il y a des martyrs de sept ans que personne ne plaint et qui doivent ramasser jusqu'à cent cinquante fois dans une demi-heure la croûte de pain (!) que le nourrisson confié à leurs soins doit mâcher infatigablement pour se faire les dents (!) ; il y en a d'autres qui, secouant de tous leurs muscles le berceau où ils doivent endormir leur petit frère, l'entendent tout

crier malgré leurs efforts (!). Trop souvent l'enfant qui n'apprend plus à lire reçoit à la place de cette science certaine les plus extraordinaires notions d'hygiène, celles-ci, par exemple : les poux sont un signe de santé, les convulsions une manifestation normale de la jeunesse l'intelligence le symptôme d'une méningite, le remède à cette maladie, un pigeon éventré, qu'on vous tient sur la tête, etc., et aussi que « les médecins n'y connaissent rien ».

Par-dessus tout, ils apprennent à souffrir. Tout le monde peut voir dans la rue, dans les squares, des fillettes ou des petits garçons portant sur le bras un nourrisson hailloné, parmi les ébats des autres enfants. Les plus timides de ces responsables se contentent de regarder et l'enfant qu'ils ont dû prendre part vieillit leurs figures ; les plus hardis, considérant leur charge comme un paquet encombrant, mais qu'il ne faut pas lâcher, prennent part aux jeux de leurs camarades en secouant de la façon la plus désastreuse le petit frère jeté sur leur épaule.

Parmi ces enfants, quelques-uns se sentent sacrifiés : « Les aînés n'ont pas de chance », disait l'un deux, âgé de douze ans, et qui en élevait cinq. Une fille de quatorze ans, de plus vive compréhension, admirablement douée, me disait son désir de s'instaurer, elle ne lisait pas couramment, n'était allée à l'école que de cinq à huit ans. Une fille de onze ans, à qui un autre enfant avait donné son livre d'histoires, disait en montrant sur ses genoux, sa sœur de quatre mois : « J'essaie de lire pendant que je la tiens, mais elle ne veut pas. Dès que je m'occupe, elle pleure. » J'ai trouvé cela très triste. Mais il faut entendre toutes les réflexions de ces petits écrasés.

Est-il exagéré de rendre M. Piot responsable de cet état de choses ? A peine. Certes, la négligence populaire pourrait se passer de l'adjuvant que lui apporte l'odieuse propagande des repopulateurs. Mais cette propagande ne retombe pas que dans des oreilles de sots. Les exploitiers en font leur profit. Les plus malins l'ont inspirée, mais il y a bien d'autres patrons qui n'y avaient pas pensé et qui, voyant dans ce moyen le plus clair garant de l'asservissement de leurs esclaves, ont appris à témoigner leur sympathie aux exploités prolifiques. Dans la morale bourgeoise, la nombreuse famille d'affamés est aujourd'hui en honneur et les bourgeois le font voir à propos. J'ai été très frappée de ce qu'une mère me disait et que je rapporte textuellement : « Vous le croirez si vous le voulez, mais l'année dernière on était huit et on était moins purés que cette année qu'on n'est que cinq et mon mari a la même paie, moi je gagnais moins. » — Comment cela se fait-il, alors ? — Eh bien, on voyait six enfants, on me donnait un peu de tous les côtés. Cette année, la grande est partie, deux sont morts, on n'en voit

plus que trois, on en me donne plus. *Faudrait faire avec ce qu'on gagne.* »

C'est que le bourgeois a senti que la famille nombreuse, loin d'être un élément de révolte est une garantie pour lui. L'ouvrier non chargé de famille offre moins de surface à l'écrasement. En outre, il a plus de loisir, sa journée finie, pour se renseigner, réfléchir, étendre sa culture, en même temps qu'il assure celle de ses enfants.

Aussi le père d'une nombreuse famille est-il chaudement félicité par son patron : « Le septième, c'est bien, cela ! Va quarante sous pour sa naissance. » L'ovation qu'on vient de faire à l'abruti qui en avait élevé ? vingt-trois, c'est flateur, ça fait ouïer bien des misères.

Et ça fait oublier aussi ceux qui sont poussés de travers parce qu'il leur fallait porter les petits frères à l'âge où l'on a besoin de grandir soi-même librement. Et aussi ceux qui n'ont pas le temps d'appren-

dre à lire quoique l'Instruction soit gratuite et obligatoire. Ceux de qui l'enfance est une nuit précédant la nuit, les aînés qui n'ont pas de chance, les sacrifiés, les écrasés.

Et pendant que l'avenir s'obscurcit de toute cette ignorance, nous sommes trompés une fois de plus dans le présent : si l'Instruction était obligatoire, les difficultés de plusieurs millions de familles s'aggravaient tellement du fait qu'elles se trouveraient privées du travail enfantin sur lequel elles comptent, que quelque chose de malsain pour nos dirigeants naîtrait de cette mesure, soit la rapide propagation des moyens de limitation de la famille, soit, peut-être même, une insurrection désespérée résultant de l'excès de souffrance.

Aussi, l'Instruction obligatoire est-elle sagement facultative.

Emilie Lamotte.

La Révolution en Russie

LA SOCIALE DANS LES PROVINCES BALTIQUES

D'extraordinaires, de reconfortantes nouvelles nous arrivent de Russie.

La Révolution, que la presse bourgeoise nous représente comme agonisante, est plus vivante que jamais.

Replie sur elle-même, elle panse ses plaies, réforme ses cadres et se livre à un travail d'assainissement en entourant d'un cercle de feu les propriétés des grands feudataires, ses ennemis directs, afin de pouvoir, cette œuvre de déblaiement nécessaire accomplie, attaquer de front le tsarisme et renverser la monarchie.

Dans les provinces Baltiques, Courlande, Livonie et Esthonie, qui sont situées à l'occident de l'Empire, et ont respectivement 673.000, 1.400.000 et 414.000 habitants, la rebellion est à l'état chronique et rien n'a pu, jusqu'ici, vaincre l'indomptable courage des Lettons et des Esthoniens, soulevés contre l'exécrable domination tsariste et l'esclavage, bien autrement odieux encore, auquel les assujettissent les landlords allemands.

Il y a six siècles environ ces populations lettonnes dans le midi et esthoniennes dans le nord, formaient de paisibles républiques de paysans, lorsque des reîtres venus des fins fonds de la Germanie s'avisèrent de conquérir leur pays.

Les Lettons et les Esthoniens, qui constituent encore aujourd'hui les 94 % de la population des Provinces Baltiques, furent brutalement volés de leurs terres par les nobles envahisseurs et réduits au plus dur esclavage.

Leurs nouveaux maîtres leur imposèrent d'abord de force le catholicisme abrutissant et au XVII^e siècle les pratiques hypocrites du luthérianisme, cette forme orthodoxe et servile du protestantisme jésuitique.

Après bien des vicissitudes les Provinces Baltiques furent incorporées à la Russie. La Livonie et l'Esthonie en partie dès 1710 et complètement en 1721 par le traité de Nystad qui reconnut solennellement aux nobles allemands leurs privilèges féodaux et une certaine autonomie législative. La Courlande, qui avait été durant plusieurs siècles un duché vassal de la Pologne, a été réunie à l'empire des tsars en 1795.

Le sol de ces trois pays appartenait exclusivement aux nobles, et seuls les nobles siégeaient dans la Diète ou Parlement et avaient seuls aussi le droit de haute et de basse justice.

C'est net que depuis quarante ans, que, sous la poussée des événements, les landlords allemands se sont vus obligés d'accorder à des non-nobles le droit de devenir acquéreurs de terrains.

Mais fait typique, et qui caractérise la survivance de l'esprit féodal en Courlande, en Livonie et en Esthonie, les propriétaires bourgeois, qui sont admis à siéger dans la Diète nationale, jusqu'à nos jours, pas le droit de participer aux travaux législatifs. En vertu de la Constitution, ils sont condamnés à rester muets, seuls les nobles ont droit de vote.

Si on a pu dire, que le régime de la Moscovie était l'autocratie tempérée par l'assassinat, il est permis d'affirmer, avec bien plus de raison, que les barons et les comtes allemands, qui ont volé aux Lettons et aux Esthoniens leur patrimoine, ont sans cesse été lâchement cruels et froidement féroces.

Ces nobles au sang bleu se croient d'une autre espèce et n'ont jamais eu le moindre scrupule de saigner à blanc les campagnes qui les font vivre.

La morgue outrecoquante et l'opulence de mauvais aloi des familles nobiliaires est

faite de la sueur et du sang des paysans Lettons et Esthoniens.

Quand ces nobles ne soufflèrent pas de leur tutiolement insolent les paysans, ils les font battre de verges.

Aujourd'hui comme autrefois les paysans sont tenus, toujours sous peine de bâton, de se découvrir et de rester immobiles et la tête humblement inclinée devant leurs nobles maîtres.

L'été les campagnards des provinces Baltiques travaillent, courbés sous les foudres des intendants, des 16 et 18 neures par jour.

Les réclamations ne sont jamais admises et toute revendication est impitoyablement châtiée.

Nous nous souvenons encore de telle grève, où sur la demande du propriétaire noble les paysans furent cernés par la troupe. Le nombre des grévistes étant trop grand pour les punir tous, la justice nobiliaire décida de faire fouetter un gréviste sur dix.

Le baron Huene, qui s'avisa un jour, pour divertir son oisiveté, de punir le larcin des enfants d'un de ses fermiers en les obligeant de manger leurs excréments, fut acquitté par un tribunal de nobles. Heureusement le père de ces petits malheureux assomma, quelque temps après, le baron à coups de barre de fer.

Ma charrue, mon cheval, et mon paysan se disaient encore couramment en Livonie il y a quelques années. Les seigneurs ne se doutaient pas, que le jour approchait à pas de géant, où leurs granges, leurs manoirs et leurs châteaux seraient réduits en cendres par l'outrageant possessif mon paysan.

Hypnotisés par leurs privilèges et rendus stupides par leur morgue, c'est le propre des familles régnantes et aussi des classes dirigeantes de ne rien comprendre à l'évolution qui s'accomplit sous leurs yeux.

Tous ces gens là ont la même mentalité que Louis XVI qui chassait tranquillement dans ses forêts, pendant que le peuple de Paris portait un coup mortel à la monarchie en prenant d'assaut la Bastille. Il n'est pas trop téméraire d'espérer et de souhaiter aux aristocrates contemporains même sort et même fin qu'à Louis Capet...

Voilà trente ans, plus de trente ans, que le peuple des Provinces Baltiques s'agit et se prépare à renverser l'odieuse tyrannie des landlords allemands.

Placards, feuilles volantes, attentats répétés et vigoureusement exécutés contre les seigneurs marquent la phase préparatoire de l'action nettement révolutionnaire des Lettons et des Esthoniens.

Contre vent et marée, sans presse et malgré le double joug de l'autorité tsariste et de la domination nobiliaire ils sont arrivés à constituer une vaste et solide association socialiste révolutionnaire, dont le programme ultra-radical résume en quatre articles merveilleusement précis et clairs, toutes leurs aspirations.

Ces quatre revendications du prolétariat Balte, qui comprennent tous les desiderata socialistes, sont :

I) La République démocratique-sociale.

II) La suppression de l'armée permanente, l'armement du peuple.

III) La séparation radicale de l'Eglise et de l'Etat.

IV) La socialisation du sol et des instruments de production.

Dans ces conditions, il est évident que le dimanche rouge de Pétersbourg (22 janvier 1905) devait avoir une répercussion extraordinaire en Esthonie, en Livonie et en Courlande.

Comme les paysans faisaient autrefois, au printemps, la battue des loups, ils se mirent maintenant avec leurs camarades, les prolétaires des villes, à organiser la chasse aux nobles, bourgeois et aux prêtres.

Partout les seigneurs furent regus par

aux avec les honneurs qui leur sont dus, c'est-à-dire à coups de fusils.

Les forêts et les champs furent confisqués et déclarés propriété commune dans de vastes régions de la Livonie.

Des prêtres furent chassés et les églises saignées de drapeaux rouges, transformées en salles d'école ou de danse, selon le besoin de la population.

Près de deux cents châteaux ont disparu de la surface du sol, et quatre-vingt-seize, nous disons quatre-vingt-seize, ont été livrés au travail purificateur des flammes, dans cinq jours, entre le 25 et le 30 décembre dernier, dans une région qui n'est guère plus grande qu'un département français.

Parmi les châteaux incendiés et qui ont été complètement réduits en cendres dans l'ouest de l'Esthonie seulement, nous citons : *Sellie Koit, Parienthal, Svage, Stelmär, Vake, Merjama, Rosenthal, Sölkull, Paenikull, Sipp, Luist, Pali Lohde, Fickel*, etc., etc.

Un certain nombre de noblaillons furent abattus comme du gibier de potence, et d'autres, tels que les barons *Kotzebue, Budberg, Luders, Rannau*, faits prisonniers par les paysans.

Les fuyards qui ont pu échapper à la loi martiale du peuple ont essayé de gagner la voie ferrée pour se réfugier à Réval, la capitale de l'Esthonie.

A la station de Riesenbergh, qui se trouve à mi-chemin entre Hapsal et Réval et à 50 kilomètres de cette dernière ville, le passage de plus de soixante familles de nobles fuyards a été signalé dans la seule journée du 27 décembre.

De Riesenbergh, ces peu intéressants fugitifs ont pu, avec grande peine, joindre le train sous les huées de la population et le sifflement des balles. Mais comme il ne s'est trouvé aucun travailleur pour conduire la locomotive, un baron de la bande s'est improvisé chauffeur et ce n'est qu'ainsi que tous ces ci-devant ont réussi à échapper à une mort méritée.

Cette chasse aux nobles et ces incendies ne sont pas — comme il pourrait sembler à une sensiblerie superficielle — des actes de vandalisme et de sauvagerie.

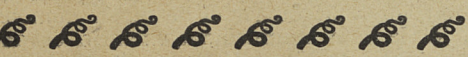
Ils sont simplement des faits de guerre sociale qu'un prolétariat poussé à bout d'humiliations et d'innombrables souffrances est contraint d'accomplir contre une poignée de scélérats qui ne relève pas de l'humanité.

C'est d'une indigestion de coups de fouet que se sont allumés les incendies et que les repaires nobiliaires ont été détruits.

L'esclave s'est fait homme et partout dans le prolétariat, autrefois si soumis et aujourd'hui si héroïque des provinces baltes, retentit le cri vengeur : « Il faut effacer jusqu'au souvenir des hontes subies, démolir les tabernacles de la prostitution monarchique et frapper la vieille société dans ses institutions, ses symboles et ses représentants ».

Frédéric Hackelberg.

8 février 1906.



Les Métamorphoses DE L'EXPLOITATION

L'espèce humaine a usé les diverses formes qu'elle affectées la tyrannie, en passant successivement par les phases de l'anthropophagie, du patriarcat, de l'esclavage, du servage et du salariat.

Mais les maximes des Tibère et des Louis XI, complétées par les théories de Machiavel et perfectionnées par les théories du Jésuitisme moderne ne suffisent déjà plus pour enrayer le progrès social.

Le code de la servitude a besoin d'être remanié et refondu pour être mieux approprié aux goûts du jour et à l'état d'avancement de l'esprit public.

Si les privilégiés réussissaient à maintenir quelque temps encore l'inégalité artificielle des conditions, ce ne serait qu'en ouvrant leurs rangs aux révolutionnaires susceptibles de se vendre, de façon à accroître le nombre de leurs complices et co-intéressés, en démocratisant l'exploitation.

Pour cette besogne malhonnête, le suffrage universel est le plus merveilleux des outils.

Doubler, tripler, décupler le nombre des exploités : tel est le dernier mot de la tactique contre-révolutionnaire, au moyen de laquelle les bourgeois espèrent faire pencher la balance en leur faveur.

C'est dans ce but scélérat que les dirigeants, d'accord avec les socialistes couleur saucé, qui leur emboîtent le pas, font tous leurs efforts pour favoriser le développement des associations ouvrières, entre autres celles du bâtiment.

En donnant aux membres de ces associations un intérêt que ne partage pas la masse des prolétaires, ils diminuent d'autant leurs risques, tout en divisant leur responsabilité entre un plus grand nombre de compères.

Déjà, en 1848, un système analogue avait été mis en avant par les légitimistes ; ils ne parlaient que de conférer des privilèges distincts aux diverses catégories de travailleurs, afin que chaque individu se rattachant, avec l'étrouffement de l'égoïsme individuel, aux avantages problématiques accordés à sa corporation, répudiât tout esprit de solidarité.

Qu'est-ce qui, dans la guerre de Sécession, aux Etats-Unis, a fait la force des Sudistes et entretenu le plus longtemps leur résistance aux Etats du Nord, si ce n'est que la propriété des esclaves étant mobilisée, était susceptible de fractionnement à un tel point que des milliers de simples travailleurs possédaient des titres équivalant au 1/3, au 1/4, au 1/10 de la valeur d'un esclave mâle ou femelle ?

Divers projets de mobilisation de la fortune foncière ont été préconisés chez nous dans la même intention, c'est-à-dire pour engager le plus grand nombre possible de prolétaires à soutenir

une entreprise qui devrait consommer leur ruine.

Telle est encore l'idée-mère des caisses d'épargne.

Si tout le monde plaçait son argent à la caisse d'épargne, on finirait par se prêter à soi-même ; on serait en même temps son emprunteur et son prêteur.

Mais dans l'état capitaliste, l'usurier a soin de prélever la part du lion ; lorsqu'il donne un œuf, c'est pour avoir un bœuf.

Les exploités ne connaissent point d'autre arithmétique.

En fin de compte, le pauvre est toujours volé ; son bénéfice, véritable duperie, est toujours négatif puisqu'on lui prend plus qu'il recevra.

Les bourgeois, en général, dont le cerveau ne travaille guère plus que les doigts, n'envisagent que le présent.

Pour eux, tout se réduit à une question de fait, qui est celle-ci : « Y a-t-il encore assez d'individus disposés à subir, sans broncher, le joug patronal ? »

Si oui, tout est pour le mieux. Qu'ont-ils besoin de s'inquiéter du reste ?

Contre les récalcitrants, toutes les forces sociales ou insociales ne sont-elles pas à leur merci ?

Ne sont-ils pas en droit de dire aux révolutionnaires ces paroles de Voltaire mettant dans la bouche de César s'adressant à Brutus et à ses compagnons :

« Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir ! »

Que leur importe la haine des anarchistes si cette haine n'endommage pas leurs personnes et ne diminue pas leurs revenus d'un écu ?

Le pêcheur n'a point la prétention d'amener dans sa nasse tous les poissons de la rivière ! Pourvu qu'il en ait à sa suffisance, le reste ne lui chaud point.

Que ce soit par ignorance, par pusillanimité, par impuissance ou pour tout autre motif, que le peuple les laisse agir à leur guise, cela leur est bien égal.

L'essentiel est qu'ils puissent tripler à leur fantaisie ; ils ne s'amusent point, eux, aux bagatelles de la porte.

Ils laissent volontiers à ceux qui n'ont pas d'aliment plus substantiel à se mettre sous la dent, la discussion des questions de logique, de raison, de justice et d'humanité et cent autres calembredaines qui, à leurs yeux, ne valent pas un radis.

L'avenir ! mais ils le donnent des deux mains ; se contentant modestement du présent.

L'avenir ! ce sont les allouettes toutes rôties pour le Peuple ; les bourgeois ne coupent pas dans ce pont-là.

Néanmoins, les dirigeants, ou, du moins les plus intelligents d'entre eux, ne sont pas tellement sûrs d'eux-mêmes, qu'ils ne négligent certaines précautions dans la prévision d'un inconnu qui leur produit l'effet de la tête de Méduse.

A la suite d'une révolution, quelques milliers d'individus seulement, parmi les plus compromis, s'éclipsent momentanément pour digérer en paix, à l'étranger, le fruit de leurs rapines, tandis que les sous-ordre, moins en vue, quoique tout aussi coupables, font contre fortune bon cœur et restent en place pour tirer de la situation le meilleur parti possible et trahir plus sûrement la révolution.

Les derniers élargissent leurs rangs pour englober les révolutionnaires de la veille, ce qui est le moyen le plus certain de les corrompre et de les annuler.

Les barbares qui, à différentes époques firent la conquête des peuples civilisés tout en ayant soin de garder les fonctions, les armes et l'argent, ne manquent pas de s'assimiler promptement les mœurs et la civilisation des vaincus pour parfaire l'œuvre de la conquête. (Les Goths, les Vandales, les Francs, les Sarrazins, les Mogols, nous ont donné cet enseignement.)

De même les bourgeois qui ont dompté les travailleurs et vivent, de leur substance, se font sans répugnance républicains, radicaux, intrinséguents, socialistes de tous les systèmes pour rendre l'exploitation du bétail humain encore plus fructueuse que par le passé.

Que ce soit au nom de la monarchie ou de la République, du 4^e ou du 19^e état, qu'ils continuent à jouir de leurs privilèges, c'est le moindre de leurs soucis pourvu qu'ils soient toujours les bien nantis.

Déjà, pour se faire la main, en attendant la débâcle, ils multiplient les fonctions publiques pour en faire leur chose en se créant des situations lucratives.

Des écoles spéciales de toutes sortes servent de pépinières à leurs rejetons qui n'auront plus qu'à étendre leurs sucoirs pour prélever leur quote-part de la richesse publique.

Dorénavant l'espèce humaine ne sera plus tondue qu'au nom de la science et de l'humanité. Les parasites ignorants feront triste figure au milieu des nouveaux exploités spécialistes qui s'apercevront à l'avenir docteurs, ingénieurs, architectes, artistes, lettrés, etc.

Le mandarinat ne sera plus un vain mot.

Que les anarchistes y prennent garde ! S'ils ne réagissent pas à temps contre ces tendances funestes, la Révolution sera peut-être reculée de plus d'un siècle.

Les bourgeois tentent de substituer la capacité au capital comme instrument d'exploitation ; prouvons-leur que nous savons les jager, les juger et surtout nous passer d'eux.

Propos d'un paysan

T'as beau faire l'esprit chagrin, t'as beau être pessimiste, tu ne me feras pas accroire que les Qurés ne sont pas touchés par le vote de la Séparation. Il suffit de les voir se démener en chaire, hurler rageusement, fulminer contre la République pour se convaincre du contraire. Hélas, ils ne sont pas finis ; il faudra leur manquer le coup de boutoir, mais en fin de compte ils ont du plomb dans l'aile.

C'était le voisin Falourd, un fermier à tendances socialistes qui m'interpellait de la sorte, comme nous revenions d'une foire il y a une huitaine de jours.

Tout beau mon vieux ! que je lui fis. Je crois que tu as grandement tort de prendre au sérieux ce sacré tapage. La Séparation a été votée par les vieux birbes du Sénat avec d'autant plus d'entrain qu'elle ne sépare rien du tout. Un d'entre eux, et non des moindres, Clémenceau, a trouvé le mot juste : « C'est un contrat unilatéral remplaçant un contrat bilatéral. » Tu vois ce qu'en vaut l'aune des gueuleries des curés.

Je ne comprends pas trop où tu veux en venir. Explique-toi, pécaire !

Volontiers, vieille branche. Depuis trente ans, les républicains qui font de l'anticléricalisme à tour de bras, opportunistes ou radicaux sont les maîtres. Si leur anticléricalisme avait été autre chose qu'une façade, il leur était simple comme bonjour de faire de la bonne besogne. Ils auraient créé dans tous les parages des œuvres d'éducation, d'assistance, de récréation purement laïques.

Pardon si je te coupe, ils ont bien fait la loi sur l'instruction, bûli des écoles, dissipé l'ignorance.

Où, ils ont fait voter, avec autant de « bluf », comme on dit dans les grands canards, qu'ils en font maintenant pour leur prétendue séparation, une loi laïque et obligatoire, mais cette gare de loi n'a jamais été appliquée. Elle a subi le sort d'une flopée d'autres qui ont l'air d'être à l'avantage du populo et que les juges, les gouvernants, les richards violent sans plus de façons que n'en mettent ignorants et frocards à violer garçons et fillettes. L'instruction n'est encore ni obligatoire ni laïque.

Je reviens à mes moutons et je te dis : S'ils avaient réellement été des anti-religieux — c'est des républicains que je parle — ils auraient assez rapidement délogé les rati-chons des œuvres qui font leur force et progressivement amené une séparation efficace : la séparation de l'Eglise et des familles ; mais ils n'étaient que des anticléricals et l'anticléricalisme est une tartuferie à l'égard du catholicisme et autres couillonnades religieuses.

L'anticléricalisme vit du cléricalisme comme le médecin du malade. Le cléricalisme est le gagne-pain des politiciens anticléricals ; la poule aux œufs d'or qu'ils se garderaient bien de saigner.

Pas mèche d'obtenir de lui une attitude crâne, une solution adéquate au problème, une séparation franche et radicale.

Qu'appelles-tu donc séparation franche et radicale ? La proposition Allard ? La séparation comme aux Etats-Unis.

Sans doute, s'ils n'avaient pas voulu se gourmer des nicodèmes, ils auraient pu voter la séparation en un article : « Le gouvernement de la République ne reconnaît et ne salue aucun culte. Les édifices utilisés par les différents cultes retourneraient aux communes qui en disposeraient à leur guise. » Un point c'est tout.

Mais avec cette solution simpliste, pas moyen de monter le coup aux pochettes avec des phrases grandiloquentes, des années durant.

Et comme je suis franc, je dois te dire qu'avec cette solution nous étions aussi bien foutus qu'avec l'autre. Les curés qui n'auraient plus palpé leur monnaie chez le percepteur auraient palpé chez les patrons, les nobles, les capitalistes, et c'est nous, pauvres diables, qui serions la monnaie des richards comme celle de la gouvernance.

Alors d'après toi, rien à faire... se rouler les pouces ?

Non, mon vieux Falourd, pas de ça ! ; piocher n'est pas agir, et si je ne table pas sur l'anticléricalisme des dirigeants, c'est qu'il n'est justement fait que de la sompolence du peuple. Agissons, mais agissons nous-mêmes ! seule l'action directe résoudra le problème.

Ce que je reproche aux républicains de n'avoir pas fait, il faut se débrouiller de manière et de façon à le faire nous-mêmes.

Où, mais pour ça, il faut que les socialistes arrivent au pouvoir. Je croyais que tu n'étais pas partisan de la conquête des pouvoirs publics.

Pourtant non ! d'autant plus que, sous couleur de conquérir le pouvoir, des tapées de socialistes ont tout bêtement été conquis par lui. Attendez la conquête des municipalités et des sièges législatifs pour marcher, ce serait rester cul-de-jatte jusqu'aux calendes grecques. Si nous nous occupons des pouvoirs publics, ce sera pour les démolir tous, comme les pouvoirs religieux, leurs frères rivaux.

Il ne s'agit pas du bulletin de vote, mais de l'action directe. Il faut refaire les mentalités, chasser l'erreur, saper les préjugés, dissiper l'ignorance, jeter bas les superstitions.

Si nous ne pouvons pas avoir nos écoles, il nous faut veiller à ce que l'école de l'Etat n'estropie pas trop la cervelle de nos mioches.

Il faut, par les cours d'adultes, les conférences, les bibliothèques, les représentations théâtrales, attirer le peuple à nous, l'arracher au cabaret, l'arracher au prêtre.

Si les paysans vont à l'Eglise, c'est que, à la campagne, c'est le seul endroit de réunion, surtout pour les ménagères. L'homme va au café, la femme n'a que la messe et les vêpres.

Des réunions autrement intellectuelles, où l'on déploiera du beau et du vrai ; des lectures en commun, des fêtes de famille, des œuvres de solidarité videraient les églises.

Pardine oui, je sens que tu as raison, mais comment veux-tu que nous autres, nous fassions cette besogne ?

Tu as dû voir dans le « Libéraire » les tartines, où je jecasse des syndicats de paysans. Eh bien ! C'est avec ces groupements qu'il serait possible d'agir dans ce sens. Alors pas besoin d'attendre quatre ans, comme pour renouveler un conseil municipal. Le syndicat et surtout les jeunes syndicalistes peuvent et doivent s'occuper de l'amélioration du sort et de l'éducation de leurs membres.

Comme l'anti-militarisme est leur ressort, l'anti-cléricalisme l'est aussi. Le cléricalisme étant, comme le militarisme, le soutien du monde capitaliste et gouvernemental.

C'est à mon avis l'orientation nouvelle que doivent prendre nos efforts. C'est assez suivre contre des moutons la gent politicienne. Contre l'Eglise et la Caserne, contre le sabre et le goupillon, redoublons d'efforts, tapons dur et ferme, chacun de nos coups atteindra le capital.

Et nous verrons la fin de l'exploitation humaine, après le dernier corps à corps avec les puissances du mal.

Puisse l'année 1906 qui, par cette bise glaciale vient de montrer son blair, amener la grande lutte.

Ma foi oui, approuva Constant Falourd, en me tendant la main et comme l'a dit Yvetot : « Puisque les bourgeois veulent taper, nous taperons ».

Et nous nous séparâmes.

Le père Barbasson.

L'A. I. A.

Les camarades de l'A.I.A., convoqués d'urgence à la suite des arrestations opérées ce matin, ont procédé à la constitution d'un nouveau comité, dans le but de poursuivre plus activement que jamais la lutte contre le militarisme et la religion patriotique.

Considérant l'agitation profonde créée dans toute la France par le procès de l'Affiche, le Comité national invite toutes les sections à redoubler d'efforts en vue d'intensifier la propagande et l'action antimilitaristes ; dont les événements démontrent l'absolue nécessité.

Il importe dans les circonstances actuelles de continuer l'œuvre de l'A.I.A. et d'accroître la force de notre organisation.

Les socialistes sont instamment priés de se mettre en rapport avec la camarade Numielska, secrétaire du comité.

Adressez provisoirement toutes les correspondances à Félicie Numielska, 25, rue Polonceaux (18^e).

SÉRIES DE BROCHURES

Comme on l'a vu plus haut, nos amis ont été arrêtés mercredi matin à la première heure. Hervé et Gohier ont eu le temps de faire éditer leurs discours en Cour d'assises — le premier en une brochure de 34 pages, en vente au « Libéraire », 10 cent.

L'exemplaire, par la poste 15 cent. Le second sous le titre « L'ANTIMILITARISME ET LA PAIX » en un petit volume à 1 fr., par la poste 1 fr. 10.

Vient de paraître également la « Plaidoirie » de Maître Izonard, DÉFENSEUR DE VALLINA, plaquette à 30 cent., par la poste 40 cent.

L'A. B. C. DU LIBERTAIRE, par Jules Lermine, édition de la colonie d'Algérie, 10 cent., par la poste 15 cent.

« LE PATRIOTISME » par un bourgeois, suivi des DÉCLARATIONS D'EMILE HENRY, édition du « Libéraire », 15 cent., par la poste 20 cent.

Pour les vendeurs 9 fr. le cent, franco 9 fr. 60.

L'INUTILE BESOGNE

Les vieux crocodiles du Sénat en ont de bonnes. Voilà-t-il pas qu'ils viennent de manifester des velléités de mettre obstacle à la corruption électorale !

Serait-ce à l'entrée au Luxembourg de deux prétendus socialistes — Delhomme et Fleissières — qu'est due cette soudaine aspiration vers un système plus moral d'élections ? Il est permis d'en douter.

Le projet de loi qu'on se propose de nous servir ne saurait être qu'une fumisterie de plus à l'actif de nos parlementaires.

Que se proposent donc de réformer nos pères conscrits, en mal passager d'honnêteté politique ? Que veulent-ils empêcher, bien tardivement, il faut l'avouer ?

Le mode d'élection, la corruption électorale, deux choses adéquates au régime parlementaire. Ah ! le bon billet qu'aura là Jacques Bonhomme !

Que l'on s'élève contre les abus de la pression administrative ou contre cette pression elle-même ; que l'on poursuive, condamne les fonctionnaires qui s'y seraient livrés, cela empêchera-t-il la corruption d'exister, cela fera-t-il que les élections seront propres. Bien naïf qui le croirait.

Le législateur aura beau prendre des mesures contre les préfets, sous-préfets et autres fonctionnaires, ces mesures seront sans efficacité. En effet, selon les lois en vigueur présentement, les poursuites doivent être intentées par les procureurs généraux. Or, on sait bien que jamais un de ces messieurs ne consentira à ouvrir une action contre le préfet avec qui il a tant de raisons d'entretenir de cordiaux rapports.

Et puis, des poursuites seraient-elles exercées qu'elles seraient comme autant de coups d'épée dans l'eau. La machine parlementaire est un ensemble auquel il ne faut pas toucher. Bien mal avisé est celui qui veut apporter des améliorations à son fonctionnement, à sa marche. Améliorée, la machine parlementaire ne serait plus elle-même. Elle serait une anomalie, une monstruosité, quelque chose comme le veau à deux têtes ou l'agent Duhoux se mettant tout à coup à dire des vérités.

Vouloir, en lui insufflant un sang nouveau, galvaniser un organisme en décrépitude, une chose condamnée à périr, voilà, ce semble, de quoi paraissent surtout s'inquiéter les sénateurs. Noble tâche, mais bien ingrate. Ce n'est pas seulement parce qu'il vit et se maintient par la corruption électorale que le parlementarisme ne vaut rien, ne peut rien valoir.

C'est parce qu'il a fait faillite à tous ses engagements ; c'est parce que quoi qu'il fasse, il ne peut rien pour ceux dont il prétend faire le bonheur que le parlementarisme devra disparaître, et qu'il disparaîtra.

Louis Grandidier.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libéraire » c'est de lui faire des abonnés.

Un an, 6 francs. Six mois, 3 francs. Extérieur : un an 8 francs, six mois, 4 francs.

La Pierre de Touche =

= Des Révolutionnaires

Nous sommes tellement imprégnés des idées fausses, qui servent de monnaie courante dans les relations sociales, que nous nous demandons souvent s'il n'y aurait point des signes certains auxquels pussent se reconnaître les véritables révolutionnaires.

Question oiseuse ! — Ce n'est pas, en effet, de la valeur présumée et toujours contestable des individus qu'il faut s'inquiéter, mais de celle des idées qu'ils émettent.

Il est aussi difficile, la plupart du temps, de distinguer les faux des vrais révolutionnaires, même pour les gens les plus expérimentés, qu'il est, pour les Botanistes, de discerner les différences qui séparent les champignons comestibles d'un certain nombre d'espèces vénéneuses.

L'ambitieux et l'hypocrite affectent assez convenablement les allures de la sincérité pour que leur duplicité ne soit enfin dévoilée qu'après que le mal qu'ils ont causé est devenu irréparable.

Tel d'ailleurs, qui s'est honorablement comporté pendant un temps, en arrive parfois par dépit, par amour-propre froissé, par haine d'un rival ou par lassitude, à jeter aux orties ses convictions d'antan.

Encore ces brusques revirements sont-ils moins dangereux que les louvoisements des habiles qui, commençant par mettre une sourdine à leurs trahisons, n'en viennent à se démasquer complètement qu'après une série d'étapes et d'évolutions préparatoires.

Mais, après tout, l'on a bien tort d'accuser leur versatilité. Ces hommes, au fond, n'ont jamais varié. N'ayant qu'un but dans la vie : le triomphe de leur orgueil et l'assouvissement de leurs instincts autoritaires, ils le poursuivent avec une obstination invincible.

Tous les moyens leur sont indifférents pour y parvenir : la révolution aussi bien que la contre-révolution.

N'espèrent-ils plus trouver, dans l'ère révolutionnaire, la satisfaction de leurs instincts dominateurs, ils se décident à faire volte-face, sauf à user de l'art des transitions afin de se ménager un retour possible en cas d'imprévu.

Leurs variations apparentes sont puisées dans l'art de parvenir.

Il serait désirable, sans doute, que l'étude combinée de la physiologie et de la phrénologie permit de jauger avec certitude le plus ou moins de sincérité des sentiments intimes ; mais tous les diagnostics de ce genre, éminemment trompeurs pour le présent, ne garantissent pas l'avenir.

Les anarchistes n'attachent pas la prétention de dicter leurs jugements ; leur rôle se borne, en général, à fournir des éléments d'appréciation et à mettre le public à même de juger en connaissance de cause.

Le véritable propagandiste ignore point que l'importance de sa personnalité diminue à mesure que les autres s'éclairent à son exemple.

Les faux révolutionnaires, au contraire, tendent exclusivement à s'entourer de subalternes et de médiocrités qui travaillent incessamment à accroître sa popularité.

Tel l'amant de Sapho, qui faisait dresser des perroquets auxquels on apprenait à moduler sur tous les tons : « Paphon est un Dieu. »

Paphon, de nos jours, a trouvé des imitateurs.

Le véritable révolutionnaire ne réclame, en sa faveur, aucun avantage qui ne puisse être partagé par ses corréligionnaires.

Tout ce qu'il préconise le faux révolutionnaire, au contraire, a beaucoup moins pour objet l'intérêt collectif que sa gloire personnelle.

Le premier estime qu'il ne fait que son devoir strict lorsqu'il coopère, dans la mesure de ses forces, à la cause commune.

Le second croit faire un grand sacrifice lorsqu'il daigne descendre des hautes régions qu'il occupe pour offrir son puissant concours à d'humbles prolétaires.

Celui-là exprime simplement sa façon de penser.

Celui-ci essaie d'en imposer. Ses discours, farcis de pronoms à la première personne, sont émaillés de ces locutions à effet (loyalement, carrément, franchement, crânement) empruntées au vocabulaire des matamores, et qui exercent une séduction irrésistible sur les natures vulgaires.

Deux hommes bien différents de caractère, ont fait ressortir, à une époque déjà éloignée, avec la dernière évidence, ce contraste instructif ; nous voulons parler de Marrast et de Blanqui.

Grâce à son attitude sémiante, à sa façon d'entretenir, et surtout à son esprit d'entre-garde, Marrast était devenu, sous Louis-Philippe, la coqueluche des républicains à tête de linotte.

Ces derniers, à vrai dire, ne pouvaient guère pressentir, dans ce nouvel Alcibiade à couleurs chatoyantes, le futur défenseur, soldé, des fortifications de Paris, encore moins le féroce pourvoyeur des pontons et des bagnes au lendemain des tueries de juin 1848.

Il avait suffi du contact des prisons pour déceler la valeur intrinsèque de l'homme.

Après les journées d'avril 1848, cet épicurien comblé de faveurs administratives, tenait salon dans une prison privilégiée où il menait une existence tissée d'or et de soie.

Quand ce fut le tour de Blanqui et de ses compagnons de martyre, la même administration, si tolérante pour les vœux, se montra impitoyable pour les vaincus, en leur faisant savourer, jusqu'à la lie, toutes les horreurs de la captivité.

Il fallut les massacres de juin pour dessiller les yeux des simples sur le compte de Marrast. Quant à Blanqui, c'est à peine si 40 années de la captivité à plus dur suffirent à désarmer la haine amassée contre son nom, même dans le camp des révolutionnaires.

GENÈVE

Camarades,

Diverses raisons nous induisent à publier une nouvelle feuille de propagande.

Notre intérêt, à pénétrer le mouvement ouvrier d'idéal révolutionnaire afin de rendre fécondes, en éduquant mieux le prolétariat, ses révoltes futures ; la nécessité de réagir contre les théories hâtives et dé-généralisées de ceux qui voudraient en-raîner l'anarchie jusqu'à se confondre avec le révolutionnarisme pour rimer de certains socialistes, voilà qui serait déjà suffisant pour justifier notre initiative.

Nous avons voulu aussi offrir aux cama-rades une tribune libre, où chacun pourra, sans crainte de censure ou de partialité, en pleine indépendance exposer son point de vue sur toutes les questions. Les initia-tives ne refusent aucune collaboration se réclant de l'anarchie, à laquelle ils n'ap-porvent pas d'autres limites que celles de la liberté. Disposés aux plus vastes et plus nombreuses concessions individuelles, ils croient précisément la discussion des di-verses tendances un bon moyen de trouver la meilleure voie pour réaliser nos aspira-tions.

Disant plutôt avec le révolutionnaire rus-se Herzen : « Nous ne prêchons pas un nouvel Évangile, nous détruisons les an-ciens mensonges », nous nous n'ou-lons rétablir aucun dogme, ni lancer des excommunications.

Le programme de l'organe se résume synthétisé dans son titre : « L'action anar-chiste ».

Nombre de camarades de Suisse, de Fran-ce, d'Italie, nous ont souvent exprimé le désir de voir sortir en Suisse un nouvel or-gane anarchiste et encourage à cette initia-tive, nous venons donc faire appel à tous ceux que « L'action anarchiste » puisse bientôt apporter aux ouvriers sa parole de révolte.

Que tous nous secondent, collaborent lar-gement au journal, s'y abonnent, le distri-buent, le répandent à profusion, de préfé-rence parmi les travailleurs.

Il va sans dire que le plus pressant est l'aide pécuniaire.

L'organe sera hebdomadaire en deux lan-gues : français-italien et sortira autant que possible en avril prochain.

H. TRUCAN, C. BERRUTTI, R. EMMA, C. COM-MO, J. RODOZ, A. GAITO, A. CALVINO, M. GRAGLIA, G. ZANOTTI, J. GOY, L. TAR-RALE, CALAME.

PRIX :

Suisse et Italie

Le N°.....	0 05
Abonnement annuel.....	4
» semestriel.....	2 »
» trimestriel.....	1 »

Union postale

Le N°.....	0 10
Abonnement annuel.....	6
» semestriel.....	3 »
» trimestriel.....	1 50

Adresser fonds et correspondances — Case postale : Mont-Blanc (Genève).

L'Agitation

DIJON

Sur l'invitation de la section dijonnaise de l'A.I.A., les camarades Miguel Almeréyda et Eugène Merle se sont rendus le mardi 30 jan- vier dans cette ville pour donner une confé- rence.

Les portes de la grande salle du Pal Foveau étaient à peine ouvertes, que déjà un public nombreux se pressait pour venir écouter nos amis.

À 9 heures, — la salle étant pleine d'auditeurs —, le camarade Joly, président, ouvre la réu- nion par une improvisation heureusement ins- pirée et donne aussitôt la parole à Eugène Merle.

Le Mensonge Patriotique, tel était le sujet que développait notre camarade durant près d'une heure et demie.

Eugène Merle ne pouvait donner de meilleur titre à sa conférence.

Dans un discours d'où étaient exclues les vaines déclamations, mais où, par contre, les preuves et les documents abondaient, il sut montrer les antiques grossiers et malhonnêtes que recouvrent d'ordinaire les déclarations des professionnels du patriotisme.

Le patriotisme, dit Eugène Merle, naquit vérita- blement de la grande tourmente révolution- naire de 1789-92. Il n'était, à cette époque, qu'un sentiment de défense sociale. Les patriotes cou- rurent aux frontières pour défendre nos insti- tutions qu'ils venaient de constituer l'arme au poing et au prix de leur vie et non en haine de l'étranger. Et par des documents, puisés

aux meilleures sources, notre camarade déve- loppe longuement cette idée.

Il nous est impossible de donner ici une ana- lyse complète de cette conférence. Disons sim- plement qu'elle souleva, à plusieurs reprises, de longs applaudissements, qui retentirent plus vigoureusement encore pour saluer la fin de ce requiescent contre la Patrie.

La parole est à Miguel Almeréyda. Durant une heure cinquante minutes le secrétaire du Comité National de l'A.I.A., développe son su- jet : l'insurrection et la Guerre.

La délicatesse d'un pareil sujet ne le cède en rien à sa complexité. Il ne s'agit pas dans un pareil débat d'apporter des affirmations dont la valeur est plus que relative mais, au contraire, de fournir des démonstrations probantes et ir- réfutables.

Et, servi par une dialectique serrée et logique, Miguel Almeréyda s'acquitta admirablement de cette tâche à la satisfaction de tous — même de nos adversaires.

Miguel Almeréyda s'élève avec véhémence contre les théories amorphes des socialistes pa- triotes. Les analysant sous toutes leurs faces il en montra les nombreuses contradictions, leur caractère étroit et mesquin.

La guerre est considérée par Almeréyda comme un facteur de révolution. Il est cepen- dant d'avis qu'il faut tout entreprendre pour l'éviter, car elle provoque nécessairement des deux côtés de la frontière une redoutable ex- plosion du chauvinisme, génitrice de maux inno- mbrables.

Mais, continue notre ami, comme la guerre se fait en dehors de notre vouloir il faut en profiter pour tenter un mouvement insurrec- tionnel.

Le mouvement est d'autant plus nécessaire que les individus sont mis dans l'obligation de marcher pour quelque chose : *On pour la guerre ou pour la révolution*. Et par un examen atten- tif et minutieux des systèmes économiques et politiques qui régissent les diverses nations, Almeréyda dit que ces individus ont tout à ga- gner à faire la révolution.

Son argument principal est que les individus peuvent acquiescer des libertés nouvelles, en pro- cédant à une insurrection et ne peuvent perdre — quelle que soit l'issue de cette insurrection — celles — plutôt apparentes que réelles — qu'ils ont actuellement.

Il est aisé de comprendre que nous ne pou- vons, dans ce bref compte rendu, exposer les arguments aussi nombreux que divers que Mi- guel Almeréyda fit valoir pour soutenir cette thèse.

C'est aux applaudissements unanimes de tous les assistants que Miguel Almeréyda termina cette remarquable conférence qui, nous en sommes convaincus, aura fortement ébranlé les convictions des socialistes patriotes — comme si on peut accouper ces deux termes ! — qui pouvaient se trouver parmi l'auditoire.

Pour terminer, disons que la section projette d'organiser une nouvelle conférence au Cirque de Dijon, dans lequel se feront entendre à nou- veau, Miguel Almeréyda et Eugène Merle.

Nous sommes certains que le succès s'ob- tiendra, une fois de plus, nos deux camarades dépassera celui qu'ils ont obtenu le 30 août — et ce n'est pas peu dire.

Un Membre de l'A. I. A.

(Section de Dijon).

AMIENS

C'est devant une salle archi-comble que nos camarades Félicie Numielski et Miguel Alme- réyda donnèrent leur conférence à l'Alcazar d'Amiens, le samedi 3 février.

Dans un langage d'une belle précision, Félicie Numielski dénonça la duplicité patriotique. Elle parle de révolution de l'idée de patrie à tra- vers les siècles. La patrie se modifie au cours des âges et, parlant, se modifie l'idée que les hommes s'en font. On veut faire de la patrie un dogme du patriotisme et de l'indépendance. Ce sont des notions, comme toutes les notions huma- ines, sujettes à la discussion.

Miguel Almeréyda développa longuement les raisons pour lesquelles il pense que les indivi- dus doivent profiter d'une déclaration de guerre pour faire la révolution. Les déclarations de notre camarade sont toujours interrompues par de vigoureux applaudissements.

Profitant de son passage à Amiens, Miguel Almeréyda fustige âprement le parquet amié- nois, dont la sclérotisme à l'égard de nos ca- marades Lemaire et Bastien, est en passe de devenir légendaire.

Les vigoureux paroles de notre ami produi- rent une forte impression dans l'assistance. En sortant de cette belle réunion, cette dernière s'en va, en matière de protestation, manifester devant la prison de Bicêtre où, depuis six mois environ, sont préventivement détenus Lemaire et Bastien, sous la plus sclérotisme des iniqui- tés.

Il n'y a plus aujourd'hui que les gredins et les imbéciles, pour dire que la France « est la plus douce et la plus clémente des patries. »

MONTEREAU

Notre camarade Ernest Girault, à la veille de sa grande tournée d'agitation antimilitariste, fit, dans notre petite ville, le 3 février, dans la grande salle de l'hôtel de la Croix-Verte, une conférence sur le sujet : *Guerre et la guerre, aux armées et aux patries*, devant un public nom- breux. À l'aide de la théorie de l'évolution, il exposa brièvement la transformation des socié- tés, les tendances des individus jusqu'à nos jours, démontra que l'idée de patrie est une abstraction inventée par les puissants pour dé- fendre et conserver leurs privilèges, et qu'elle a été au rang des religions. Parlant de la guerre de Chine, etc., par les alliés, il expose l'internationalisme de nos néo-patriotes et fit voir que le cas échéant, les armées des diffé-

rentes patries officielles s'unissent au besoin en un patriotisme multicolore, pour mitrailler le peuple, quand l'intérêt des capitalistes est en jeu.

Il n'est pas de Patrie, dit-il, pour les sciences, les arts, la littérature, non plus que pour les financiers, agitateurs, les religieux et le com- merce outrancier cosmopolite.

Les patries officielles furent, jusqu'à nos jours, l'affirmation de l'inconséquence des pro- ducteurs, lesquels, n'ayant que leurs muscles comme patrimoine, se sont toujours fait les dé- fenseurs des dirigeants et possesseurs qui les ont toujours outrageusement trompés, vilipen- dés, rançonnés, exploités par et pour maintenir un système économique sclérotisé. Il termina par un court exposé de la féroce des conducteurs et endormeurs de peuples. Non, s'écria-t-il, il n'y a de patrie que pour ceux qui se repaissent de chair humaine, et nous voulons la paix. Que la bourgeoisie sache bien que si elle nous met dans cette alternative de mitrailler nos se- milables, nos balles seront pour ceux qui exige- raient de nous cette monstruosité.

La conférence prit fin au milieu d'applaudis- sements suggestifs.

Bon nombre de brochures furent distribuées, et une collecte fut faite à la sortie pour la pro- pagande antimilitariste.

EN ESPAGNE

Les autorités de Barcelone ont intenté, la se- maine dernière, quarante-trois procès à diffé- rents journaux de cette ville.

Le directeur de *la Gaceta de Gracia* a été arrêté pour avoir fait apposer des affiches an- nonçant la publication annuelle de l'almanach que ce journal offre à ses lecteurs.

L'édition complète de notre confrère *El Pro- ductor*, a été confisquée par ordre supérieur.

Le duc de Bivona, gouverneur civil de Cata- logne, vient d'interdire tous les meetings an- nonçant la publication annuelle de l'almanach que ce journal offre à ses lecteurs.

En Andalousie, la misère est affreuse. Plus de 10.000 ouvriers meurent littéralement de faim.

S. M. très catholique fait de l'auto, chasse, donne des fêtes et mange bien.

Vive le roy !

ALLEMAGNE

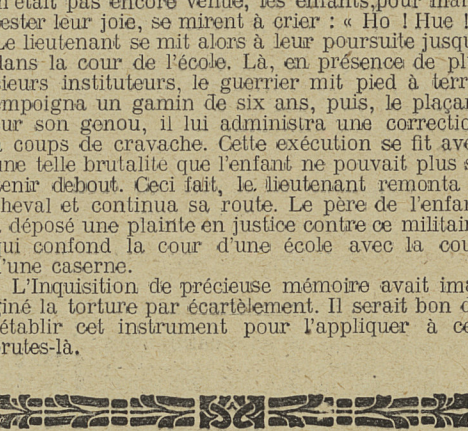
L'ARMÉE, ÉCOLE DE MORALE

Deux faits révoltants se sont passés en Alle- magne. Ils caractérisent bien la dépravation ignoble, la brutalité outrancière de la soldates- que au service du Kaiser.

À Cobourg, le lieutenant von Totenwarth du 3^e chasseurs à cheval, scandalisa pendant deux jours, les habitants des maisons en face de son logement. Il cherchait surtout à attirer l'atten- tion d'une mère de famille qui était en train de coudre à une fenêtre vis-à-vis de son logis. Pour cela, il se livra à une minuscule de gestes éro- tiques, puis, enfin se montra dans le costume d'Adam, avant le péché. Le mari de la femme se plaignit à la police et un agent vint constater l'attitude obscène du lieutenant. Mais quand le commissaire se présenta chez l'officier, celui-ci était reparti pour sa garnison. Il est plus que probable que le soldat fut, au préalable, averti de cette visite.

À Worms, en Hesse, un lieutenant de cava- lerie passait par la rue Donnersberg au mo- ment de la sortie des bambins de l'école pri- maire. Dans cette localité, on ne voit que rare- ment des individus affublés d'un uniforme aux couleurs criardes et comme d'habitude du carnaval n'était pas encore venue, les enfants, pour man- fester leur joie, se mirent à hurler : « Heil ! Heil ! » Le lieutenant se mit alors à leur poursuite jusque dans la cour de l'école. Là, en présence de plu- sieurs instituteurs, le guerrier mit pied à terre, empoigna un gamin de six ans, puis, le plaçant sur son genou, il lui administra une correction à coups de cravache. Cette exécution se fit avec une telle brutalité que l'enfant ne pouvait plus se tenir debout. Ceci fait, le lieutenant remonta à cheval et continua sa route. Le père de l'enfant a déposé une plainte en justice contre ce militaire qui confond la cour d'une école avec la cour d'une caserne.

L'inquisition de précieuse mémoire avait ima- giné la torture par écartèlement. Il serait bon de rétablir cet instrument pour l'appliquer à ces brutes-là.



L'Internationale

Antimilitariste

Du camarade Léonce Feissolle, de la Sec- tion de Toulon, les lignes suivantes dont nous recommandons tout spécialement la lecture aux sections de l'A.I.A. en les en- gageant à examiner sérieusement les pro- positions qui y sont faites et les moyens les plus réalisables. Nous estimons que la question du paiement de la cotisation est une ques- tion essentielle — le « Nerf de la Guerre », comme le dit très justement Feissolle — et que toutes les sections, sans oublier celle de Toulon, doivent avoir à cœur de ne pas négliger.

Le Nerf de la Guerre

Tout en étant l'ennemi du Salarial, je conçois malgré tout que l'argent est le nerf de la guerre et que, pour l'instant, nous

avons énormément besoin de sa puissance pour le combattre lui-même.

La campagne antimilitariste qui se pour- suit sans interruption depuis quelques an- nées au grand émoi des gouvernements de toutes couleurs, doit se prolonger et se per- pétuer.

De deux choses l'une : ou l'antimilitarisme succombera sous le poids des persécutions que ses partisans auront à subir, ou le mi- litarisme lui-même tombera sous le poids de ses infamies ainsi que sous les coups de ceux qui ont assez des conflagrations et des tueries entre peuples. Or, puisque nous voulons quand même et malgré l'obstruc- tion des maîtres, arriver à un résultat ap- préciable, il nous faut continuer avec en- core plus d'acharnement la campagne en- treprise contre la Guerre et partant contre l'Armée.

L'argent étant le nerf de la guerre, il est de toute nécessité que nous en possé- dions pour avoir du biceps.

Et comment posséder de l'argent ?

Eh bien, que les camarades adhérents aux sections versent le plus régulièrement possible leurs cotisations et, de ce côté-là, il y aura déjà un point d'acquis.

Que de temps à autre, lorsque la pro- pagande s'annonce plus intense, plus vive, quelques camarades prennent l'initia- tive d'ouvrir une souscription dont le montant arrivera à couvrir les frais que la caisse de la section n'aurait pu sup- porter à elle seule ; on pourra ainsi con- tinuer une propagande suivie et durable. Mais à côté de cette propagande locale, il s'agit toujours de mener un mouve- ment d'ensemble ; à ce sujet, le comité na- tional a été constitué ; il nous appartient donc de le maintenir toujours fort, tou- jours apte à faire l'agitation nécessaire.

Il est convenu depuis la formation de l'A. I. A., que chaque section doit verser 10 centimes par membre et par mois au comité national et 5 centimes au comité international. Il est à constater que pres- que toutes les sections ne se conforment pas à la manière de procéder ci-dessus et pour cause. Prenons une moyenne et comptons 100 membres par section. Si chacun paye régulièrement ses 20 centimes par mois, il devra rentrer en caisse 100 x 20 = 20 fr.

Si l'on envoie 10 centimes par membre et par mois au comité national, il restera en caisse la somme de 10 francs. La sec- tion donnant deux réunions par mois et dépensant 1 centime en timbre pour la convocation de chaque membre, le total des convocations mensuelles s'élèvera à 2 francs ; or les lettres de convocations elles-mêmes coûtent 1 franc les 200, il y a donc aussi une dépense mensuelle de 3 francs pour frais divers. Déduisons les dépenses des recettes et voyons le résul- tat.

Recettes	20 fr.
Dépenses	16 fr.
Reste en caisse	4 fr.

En supposant que tous les membres paient régulièrement, il resterait en cais- se 4 francs par mois. Avec de telles res- sources, il serait difficile aux sections de faire leur propagande, sans concours d'in- nombrables souscriptions. En conséquence, si nous voulons que les sections ainsi que le comité puissent faire chacun leur pro- pagande, il s'agit pour nous, de faire encore un petit sacrifice. Je proposerais donc que les cotisations mensuelles soient portées à 30 centimes par mois et par membre. Cha- que section enverrait au comité 10 centimes par membre et par mois, et garderait pour elle 20 centimes. Outre de cela, en temps utile, le comité pourrait faire un appel de fonds, aux sections qui répondraient cha- cune selon leurs moyens ou avec le con- cours de souscriptions. En procédant de cette façon, le comité pourra disposer de fonds qui lui permettront de mener une pro- pagande intense. Je lance l'idée avec l'es- poir qu'elle sera comprise et mise en pra- tique au plus tôt.

Léonce Feissolle.

Section antimilitariste du XV^e

Réunion de la section le samedi, 10 février, à 8 h. 1/2 du soir, 38, rue de l'Église. Ordre du jour : Choix d'un autre lieu de réunion per- mettant une plus libre propagande.

Quelques camarades ont projeté la création d'un groupe d'études économiques et sociales et d'action antiparlementaire. Ceux que ces ques- tions intéressent sont priés de se trouver le mardi, 13 février, à 8 h. 1/2 du soir, 38, rue de l'Église (15^e).

Un groupe de militants.

Paris XIII^e

Réunion importante le samedi, 10 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Grille, 136, boule- vard de l'Hôpital (près de la place d'Italie).

Formation définitive de la section ; organi- sation d'une conférence.

Pourquoi nous sommes des antimilitaristes par le camarade X... Chants et récits.

Section du XX^e

Les camarades sont instamment priés d'as- sister à la réunion qui aura lieu le lundi, 12 fe- vrier, à 9 heures du soir, au siège de la sec- tion, 27, rue des Marolles.

Les camarades, détenteurs de listes de sous- criptions, sont priés de les rapporter à la sec- tion.

**

A. I. A. — Section St-Louis

Dimanche, 11 février 1906, à 3 heures de l'après-midi, bar Royer (Estaque-gare), confé- rence publique et contradictoire. Sujet traité : *Patrie, Guerre et Militarisme*.

Orateurs : Jean Marestan, Charpentier, Ber- rier et Charles Mochet. Entrée libre.

AVIS. — Nous rappelons aux camarades qu'ils peuvent toujours se voir au *café Sault* (St-Louis), tous les dimanches, à partir de 4 heures.

BIBLIOGRAPHIE

A Feu et à Sang

Il est bien à nos pauvres bourgeois de s'ap- prêter sur la empuie anarchiste ! « Oh les vi- lains qui « recommandent » aux conscrits de tirer sur leurs officiers, s'il en est besoin ! Et que leur on-ils donc fait, ces officiers ? »

Voici une terrible réponse qui dégringole sur le muflle du bourgeois, y compris celui de l'en- chrisé Thélade. Deux officiers français viennent d'être abattus, en Afrique, comme des lapins. Qu'est-ce à dire ?

C'est que voilà : les antimilitaristes, en effet, prévoient le cas de légitime défense. Quant à l'Arabe, au Congolais, à l'Annamite, au Malga- che, au Dahoméen, n'ont-ils pas le droit de re- pendre, eux, purement et simplement, quand ils ont ce geste, et au nom de la raison impres- criptible et de la propriété humaine : « Je tue un officier, par cela seul qu'il est officier ! »

Beau, très beau, de laper sur Toqué et Gaud, mais Gentil, ah mais non, il est du parti « ra- dical », touchons pas ! Superbe de tomber à bras raccourcis sur le sergent Larin, mais de- vrons, surdavons et pensionnons Doumer, Gallieni et Archinard... pour passer les os à Augagneur. Braves bourgeois !

Voici un livre. Il vient de paraître... avec un an de retard. Durant un an, éditeur, gouvernement, presse bourgeoise du Matin et autre, députés socialistes, toute la meute s'en est payé d'as- soudre le pauvre bouquin, d'égarter la copie, d'assillir les épreuves, de triangler la note, de faire marcher l'auteur. N'empêche qu'il est paru, et qu'il est, dans son genre, un chef-d'œuvre. Une Colonie d'enfer, en voici le titre. Ce qu'il raconte : les beautés de la colonisation algérienne, de l'administration civile et militai- re, et religieuse, et commerciale.

Nous sommes en République, c'est entendu ; eh bien, lisez ce livre. Pas un de nous, même haïssant l'autorité, ne pourrait croire que dans cette « autre France », dans notre « colonie au- tonome », les choses se passaient tout de même d'une aussi scandaleuse manière que dans la brousse lointaine du Soudan. Nous avons bien tous entendu parler de la chicotte, du camp d'interment, des oreilles coupées et des mains tranchées pour faire rentrer l'impôt du caout- chouc, de l'alcoolisme intense et de la pécra- stie surchauffée, des lancements à la dynamite (à Ravachol !), et du pol-au-fer, au gile à la noir de Congolais. Oui, mais tout cela, c'était à des milliers de lieues de la métropole, dans des pays encore « sauvages » et des mains des militaires seuls gérant, ne peuvent manquer de s'épanouir. Mais en Algérie, à deux pas d'ici, dans une vieille colonie, gouvernée par des civils, ayant des journaux, des conférenciers, des propagandis- tes !

Ce pays civilisé, me direz-vous, ne nous en a pas moins donné Régis et Drumont ! D'ac- cord, mais depuis, l'Algérie, c'est plus que la France. Deux de ses députés nous gouvernent !

Eh bien, lisez-le, ce bouquin (1). Vous y ver- rez, sans phrases et avec une probante sobriété, la description sincère des brigandages algé- riens. Ah, le bougre de livre qui tombe à pie- pour démontrer comment la patrie de Scheh- erchad avait chassé le Maroc.

Les Nérans s'y élaient : de Sushielle, Rusé, Cathier, Quignandon, Finghroul, et leurs vrais noms ornent leurs tristes exploits que couvre l'aile tutélaire du gouverneur général, Jonart. Tout cela barbote à l'aise dans la mare pesti- ble du cambriolage légal et du meurtre patriotique et profane.

Pour couronner le tout, par un heureux ha- sard, l'auteur, prévoyant l'importance imprévue alors, de la question du Maroc, en révèle, en partie, l'origine. Comme on le pense bien, cela n'est pas très propre, venant des hautes pen- sées d'un général, feu O'Connor, assailli de grade et de pillage. Le bluff n'en est pas moins curieux et instructif, quand on songe surtout que, grâce à cette crapule glorieuse, nous fai- times, deux ou trois fois depuis un an, mettre

(1) Ernest GIRAULT, *Une Colonie d'Enfer*. Un volume de 380 pages. Librairie internationaliste, 33, rue de Charenton, Alfortville (Seine). — Trois francs.

Feuilleton du LIBERTAIRE

— 4 —

LA PRODUCTION par l'Association libre

(Suite.)

DEUXIÈME PARTIE

L'homme et ses instincts. — L'insecte et son intelligence.

Y aurait eu d'inscrire sur leur cage, comme cela est sur nos prisons et nos ca- sernes le mot *Liberté*, qu'elles seraient mortes quand même, car ces mots-là ne peuvent tromper que de bien plus grosses bêtes !

Mais si dans la première colonie, les fournis préféraient la liberté à la vie dans l'abondance, tout autre était le spé- ctacle que présentait la seconde colonie ; il y avait une reine et des larves en grand nombre. Avec une activité surprenante, les ouvrières s'étaient mises à creuser des galeries dans la terre couverte de gazon. En moins de 6 heures furent pratiqués 8 orifices très reconnaissables aux monteu- les circulaires formés des matériaux ex- traits des profondeurs. Au lendemain ma- tin, l'étendue de constructions était énor- me, les ouvrières avaient travaillé toute la nuit. L'observateur ne se lassait pas d'admirer de quelle façon intelligente avait été conçu le plan général de l'édifice sou- terrain pour l'espace dont l'industriel in- secte ne pouvait franchir les limites. Les principales dispositions arrêtées, de longs jours s'écoulèrent à crepir les murailles, à mettre en bon état les loges destinées aux

larves, à consolider les parois des gré- niers. Les nombreuses ouvertures qu'on remarquait au début des travaux furent closes ; trois subsistèrent assez longtemps, il n'en resta plus qu'une seule. Des graines avaient été répandues sur le gazon, les moissonneuses vinrent les prendre et, comme à l'ordinaire, les emmagasiner dans les souterrains. On put voir comment s'y prennent les fournis pour couper les raci- nes qui descendent dans les galeries. Deux individus agissent de concert : l'un tire l'extrémité de la racine, l'autre ronge les fibres au niveau de la voûte ; après une suite d'efforts énergiques, l'objet est enlevé. Aussi bien en captivité qu'en liberté, il y eut à l'extérieur du nid, l'endroit spécial où s'entassaient les enveloppes de graines, les fragments de racines, enfin tous les débris dont on débarrasse une cité bien tenue.

Dans la cage de verre avait été placée un vase avec de l'eau : on vit souvent les ailes noires (grosses et fortes fournis) je- ter dans le bassin les individus malades ou mourants. Était-ce pour se délivrer au plus vite d'être désormais inutiles ou pour les guérir ? On n'ose prononcer. Toujours est-il que des malades semblaient parfois éprouver du bain l'heureuse influence. Comme ranimés par l'immersion, ils allaient se réchauffer au soleil et paraissaient bientôt avoir recouvré la vigueur des anciens jours.

M. Auguste Forel a, lui aussi, fait des observations curieuses sur les fournis. Il a publié à Zurich un volume in-4 intitulé : *les Fournis de la Suisse*. Bien d'autres sa- vants ont encore observé ces insectes et publié des études. En s'immiscuant ainsi dans la vie privée des fournis on arrive non seulement à ajouter à des études ré- centes des notions nouvelles, mais encore, bien plus que des détails charmants et

pleins d'intérêts, on peut signaler des ac- tes, que la stricte réalité rend dignes d'at- tention. C'est ce qu'ont fait les savants qui se sont occupés des fournis.

Quant à nous, s'il nous a plu de parler des fournis si brièvement (mais si longue- ment, étant donné le cadre restreint du su- jet qui nous occupe), c'est un peu pour prou- ver, par ces quelques images de la vie de ces insectes, que ce n'est pas pour elles, de l'instinct des animaux qu'il s'agit dans leurs actes, mais de l'intelligence. Toute autre expression serait absolument fautive. Des bêtes intelligentes ne sauraient préférer un endroit à un autre pour l'établissement d'un nid et aller au loin chercher des ma- tériaux propres à le construire, ni discer- ner les avantages d'une situation, déployer du courage ou montrer des défaillances, panser des blessures, réchauffer ceux qui ont froid, témoigner la plus touchante sol- licitude pour les jeunes qui réclament des soins maternels, apercevoir les dangers et se mettre en garde contre l'ennemi. L'oe- fournilière à laquelle une bête cruelle (un homme) avait mis le feu, fut l'occasion d'une remarque : Au milieu du désarroi général, sans cesse et malgré les périls, des fournis s'engouffraient dans la fournilière en feu pour sauver ou essayer de sauver les larves (progéniture). Une multitude périrent ainsi par dévouement.

On voit toujours parler d'instinct lors- qu'il est question des actes de la vie des bêtes ; mais la mémoire, les affections, le jugement, le raisonnement, le discernement, dont, à tant d'égards, les animaux donnent des preuves, ne sont pas de ce domaine. Il est une loi générale qu'il importe d'avoir présente à l'esprit. Les êtres particulière- ment doués possèdent des instruments natu- rels ; mais par une force aveugle, ils cher- chent à se servir de ces instruments, c'est l'instinct. L'intelligence seule peut diriger des opérations complexes, où il y a des

dangers à éviter, des difficultés à surmon- ter, des obstacles à vaincre.

Nous croirons l'homme aussi intelligent que la fourmi lorsqu'il aura prouvé la même sagesse dans l'administration du travail, le même courage dans son exécution et sur- tout la même solidarité, la même entente pour la vie sociale.

Cependant, ce serait médire de la nature humaine que de ne pas tenir compte des efforts de bonne volonté, des actes de cou- rage accomplis par des minorités d'indivi- dus qui ont fait le monde hypocrite dans la société actuelle pour vivre selon leurs goûts, selon leurs idées et aussi selon les mœurs douces que souhaitaient de vivre tous ceux qui pensent qu'il est affreux que des humains se déchirent, se dévorent les uns les autres. Quelques-uns ont cru que le meilleur

ne au dos, et dans la lumière naissante des temps futurs, à l'aube du 20^{ème} siècle, nous fêler, allemands et Français, cinq ou six millions d'émigrés, les uns sur les autres pour la plus grande gloire et pour le seul profit des O'Connors, des Gaults, des Guillaumes II, des Bleichröders et autres Jaluts.

Et cependant, quel pays magnifique que cette Algérie ! Les descriptions qu'en fait Girault parient, à coup sûr, d'une plume véridique et c'est la seule beauté qui en inspire la poésie. Voyagez avec lui dans la Mitidja, dans les ravins de Constantine, dans la Chiffa, au fond des ksours effroyables, oubliez la lepre qui les infeste : Arabes mûres et poudrées, galonnés crânes et vils, caids lâches et mouchards, noirs roumis et curés blancs, oubliez toutes ces vermines, les unes bestiales, les autres humaines, qui rongent et détruisent le pays, et n'avez-vous pas sous les yeux une des perles les plus belles de ce globe où, comme disait Reclus, dont un trait de souille aujourd'hui le nom, « il ferait si bon vivre en frères ! »

F.-M.-C. HENRI.

LE "CONSCRIT"

Comme tous les ans à pareille époque, *Le Conscrit* va jeter l'alarme dans le camp bourgeois et semer le bon grain dans les jeunes cerveaux.

Entièrement illustré par Grandjean, composé avec un soin tout particulier — tant dans le choix de la collaboration que dans la facture typographique, — *Le Conscrit* sera chaleureusement accueilli cette année.

Est-il besoin d'insister sur l'impérieuse nécessité d'intensifier la propagande antimilitariste au moment où les partis de réaction et de conservation se coalisent dans une œuvre commune de répression féroce ?

Plus que jamais notre action doit se manifester. Demain, des situations redoutables peuvent surgir. La rapacité patronale, une fois de plus, dressera le soldat contre l'ouvrier ; les appétits d'un syndicat d'algéens déchaîneront des conflits entre deux prolétaires encore insuffisamment éclairés. Le soldat aura un rôle décisif à jouer. C'est lui, lui seul, qui décidera du sort de la bataille. C'est donc lui qu'il nous faut instruire de la mission véritable qu'il devra accomplir.

LE CONSCRIT

paraîtra le 10 février.

LE CONSCRIT

doit être lu par tous ; répandu, distribué partout.

LE CONSCRIT

constituera la meilleure et la plus significative riposte aux différents verdicts de classe, prononcés par la justice capitaliste.

Ce numéro contiendra une lettre d'un « révolutionnaire russe » sur *Les moyens de la Révolution Russe*. Adresser les commandes et les fonds

à la Commission du « Conscrit », 16, rue de la Corderie, Paris (3^e).
Le cent : 2 fr. 50 franco.

A partir du 1^{er} février, nous prions nos camarades de demander chez leur libraire le n° 1 de la série des publications mensuelles de la Colonie d'Algérie : « L'A. B. C. du Libéraire » par Jules Lermina, couverture de Steinlen. — Prix : 40 cent.

COMMUNICATIONS

Groupe des poètes et chansonniers révolutionnaires

Séance sociale : Salle Jules, 6, boulevard Magenta, 6.
Mercredi 14 février, à 8 h. 1/2, l'avenue Henri IV, 21, rue du Pont-Neuf. Soirée amicale privée organisée par un groupe d'Employés au bénéfice d'un camarade. Xavier Privas, Coute, E. Lemerier, Dominus, G. Bernard, Droccos, Doublier, Mourel, Francine Lorie, J. d'Heimay, etc. — Vestiaire obligatoire : 0 fr. 60.
On peut se procurer des cartes, salle Jules, 6, boulevard Magenta.

Conférences Paraf-Javal

Dimanche 18 février, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, salle de l'Eden du Temple, 49, rue de Bretagne.

Sujet : *La blague de la Séparation : Les Egiptiens ne sont pas à séparer des Etats, mais à détruire ainsi que les Etats.*

Dimanche 25 février, à 8 h. 1/2, salle du Progrès social, 192, rue de Clignancourt, conférence contradictoire, avec Ferdinand Buisson.

Sujet : *Des lois et de la méthode scientifique.*

« L'Aurore » du VI^e arrondissement

Vendredi, 9 février, à 8 h. 1/2, à l'Université du Livre, 12, rue de l'Antienne-Comédie. Conférence par Dikran Elmassian.

Sujet traité : *La Révolution Russe.*

Vestiaire obligatoire : 0 fr. 30.

L'Aube Sociale

4, Passage Dany (avenue de St-Ouen, 50, 181).

Programme du mois de février 1906 :

Vendredi 9. — Vulgus : La recherche des causes, II.

Mercredi 14. — Kownacki : L'individu contre l'Etat.

Vendredi 16. — André Lévy : Les corporations.

Mercredi 21. — Han-Ryner : L'individualisme épicurien.

Vendredi 23. — Duparchy : *Leur Patrie*, de Gustave Hervé.

Mercredi 28. — J. Champol : *Le Cœur et la Loi*, de Paul et Victor Marguerite.

Samedi 3 mars. — Soirée musicale. D'Pozerski, de l'Institut Pasteur : Questions scientifiques. — Entrée : 0 fr. 25.

Gratuite pour les sociétaires à jour de leurs cotisations, sauf pour les soirées mensuelles.

Les conférences commenceront à 9 h. très précises.

Des consultations médicales gratuites sont données par le Dr Soulier, 23, rue des Frères (18^e), aux sociétaires se présentant avec leur carte de cotisation à jour. — Consultations tous les jours de 2 h. à 3 h. et le dimanche de 9 h. à 10 heures.

Réduction de 25 % sur les produits pharmaceutiques accordée par la pharmacie populaire Bousual, 90, avenue de Saint-Ouen.

Prêt gratuit de livres à domicile.

Pour être sociétaire, s'inscrire les soirs de réunions. — Cotisations : 0 fr. 50 par mois. — Cartes de famille : 1 fr. par mois.

Dimanche, Samedi 10, réunion de la section du 17^e arrondissement du Syndicat des mécaniciens de la Seine.

Samedi 24, réunion de la section du 17^e arrondissement de l'Association internationale antimilitariste.

« La Fraternelle »

45, rue de Saintonge, 45

Vendredi 9. — M. Morel : Principaux moments de la littérature française : II. L'Ecole classique ; Naissance d'un idéal nouveau ; Les grands artistes ; La Fin du grand siècle.

Mercredi 14. — M. Bon : La Panacée mutualiste.

Jeudi 15. — Conseil d'administration.

Vendredi 16. — M. Micoulet : Philosophie : III. Principaux systèmes philosophiques : Scpticisme, matérialisme, panthéisme, idéalisme.

Tous les lundis, à 8 h. 1/2, cours d'Espéranto, par M. Biangarin.

Tous les jeudis matin, de 10 h. 1/2 à midi, cours de piano, solfège, mandoline, dirigé par Mme Lebrun-Lagravier.

Le soir, de 3 à 5 heures, cours d'allemand, élémentaire, moyen, supérieur, dirigé par M. Silberstein.

L'Education Mutuelle

Séance sociale : 50, rue Chevreul, Choisy-le-Roy

Programme de février 1906 :

Samedi 10. — Aubel, étudiant en sciences, délégué de l'Association Ernest Renan : *L'Evolution.*

Dimanche 11. — A 1 heure : Réunion amicale, jeux divers. Réunion du groupe théâtral.

Lundi 12. — Réunion du Conseil d'administration.

Mardi 13. — Normand : Cours de sténographie.

Mercredi 14. — Cours de solfège.

Jeudi 15. — Villard : Cours de dessin.

Vendredi 16. — Réunion du groupe mandoliniste.

Samedi 17. — Mazeran : élève de l'Ecole normale supérieure, délégué de l'Association Ernest Renan : *Le peuple au 18^e siècle.*

Dimanche 18. — A 1 heure : Réunion amicale, jeux divers. Réunion du groupe théâtral.

Mardi 20. — Normand : Cours de sténographie.

Mercredi 21. — Cours de solfège.

Jeudi 22. — Villard : Cours de dessin.

Vendredi 23. — Réunion du groupe mandoliniste.

Samedi 24. — Leclerc de Pulligny : *Morale sainte.*

Dimanche 25. — A 1 heure : Réunion amicale, jeux divers. — A 3 h. 1/2 : Mme Félix : *Madagascar.*

Lundi 26. — Loyal : Cours de photographie.

Mardi 27. — Normand : Cours de sténographie.

Mercredi 28. — Cours de solfège.

Les conférences commenceront à 8 h. 1/2 précises et sont entièrement libres.

Visites des musées et promenades : Les membres de l'U. P. de Choisy-le-Roy peuvent, sur la présentation de leur carte, assister aux visites et aux conférences organisées par l'ART pour tous et annoncées dans la presse.

Conférences des U. P. : Les membres de l'Education Mutuelle peuvent, sur présentation de leur carte à jour, assister aux conférences des autres U. P. adhérentes à la Fédération, ainsi qu'aux cours et conférences de l'Ecole des Hautes Etudes sociales. (Voir les journaux.)

Consultations juridiques, gratuites : S'adresser au Secrétaire.

Communication. — Nous avons plaisir à annoncer à tous nos camarades l'augmentation continue de nos adhésions et la vie toujours croissante qui se manifeste en notre U. P., plus que jamais que notre propagande soit active, qu'on se le dise.

N. B. — Les adhésions sont reçues tous les mercredis, vendredis et samedis, au siège social, de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir.

Cotisations facultatives : 0 fr. 50 et 1 fr.

La recette a lieu le 1^{er} et le 2^e samedi de chaque mois.

Adhésions sur les produits pharmaceutiques accordées par la pharmacie Dorat, 9, rue de la Halle (Choisy-Centre), et la pharmacie Houy, 12, rue Chevreul (Choisy-Gondoles), à tous nos adhérents.

Causeries populaires du XIII^e

37, rue Croulebarbe

Samedi, 10 février, causerie par le docteur

Pierat. Sujet : La lutte contre les maladies et le régime capitaliste.

Les camarades mutualistes sont priés d'assister à cette causerie.

Jeudi, 15 février : « La recherche des Causes », par Vulgus.

LYON

« Causeries Populaires ». Tous les camarades et amis sont invités à la soirée familiale, dimanche 11 courant, à 8 heures du soir, Salle Chamarrande, rue Paul-Bert, 26. Causerie entre camarades.

SAINT-CECILE D'ANDORGE

Par la Saint-Combe (Gard)

« Eliacin Vezian », cédait à 1 fr. 75, 2 fr., livres de la Bibliothèque Sociologique, ainsi que collection de revues, journaux, etc. Ecrire de suite en demandant la liste. On ne possède qu'un exemplaire de chaque ouvrage.

LILLE

Le Groupe d'Education Libéraire « Le Combat », organise pour le dimanche 18 février, à la salle des Sans-Soucis, 58, rue de Tournai, une Soirée familiale au bénéfice d'un de nos camarades victime de la Magistature.

Programme de la Soirée. — 1^{re} partie : Causerie sur la Magistature, par J. Bourguier, gérant du journal « Le Combat ». 2^e partie : Le Permissionnaire, interprété par le club dramatique « Germinal », de Roubaix. 3^e partie : Les Eoulingrins. 4^e partie : Chants et poésies révolutionnaires. — Tombola gratuite, lots : livres et brochures. — Vestiaire obligatoire : 0 fr. 30.

Le groupe « Le Combat » se réunit aux Sans-Soucis tous les lundis à 8 heures du soir.

LACOSTE

Un groupe de jeunes gens, ayant pour titre les « Rénovateurs Lacostois », est en formation dans cet endroit. Nous prions les groupes et camarades qui disposeraient de journaux et brochures, de les faire parvenir à l'adresse ci-dessous :

Emile Barron, maçon, à la Cause. Lacoste. (Vaucluse).

CIORFOLI

Colonie communiste près Pila-Canale, Corse

Nous serions reconnaissants aux camarades qui, dans la mesure du possible, nous aideraient à constituer notre bibliothèque, celle-ci devant être ouverte à tous les jeunes gens du pays, et pouvant par là faire un puissant moyen d'éducation chez les paysans de la région.

Faire tous les envois à Louis Costa, à Pila-Canale (Corse).

MARSEILLE

« Les Précurseurs », Groupe d'action et d'éducation Sociales, Samedi 10 février, à 9 heures du soir, 63, place Saint-Michel, 1^{er} étage. Conférence controversée par des camarades, sur « Les Moralités ». On jouera « Les Balances » de Courteline, avec les concours des artistes du « Théâtre Libre ». — Entrée libre.

AGEN

« L'Education libre et l'Evolution »

Le vendredi, 16 courant, causerie par le camarade Jean Louis : Origine de la morale et de la religion.

Vendredi 23 : L'Idee de Patrie.

Les camarades désireux d'intensifier la propagande dans notre région, sont priés de se rendre en rapport avec Jean Louis, rue du Général Reneyre, Agen.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

AGEN

« L'Education libre et l'Evolution »

Le vendredi, 16 courant, causerie par le camarade Jean Louis : Origine de la morale et de la religion.

Vendredi 23 : L'Idee de Patrie.

Les camarades désireux d'intensifier la propagande dans notre région, sont priés de se rendre en rapport avec Jean Louis, rue du Général Reneyre, Agen.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

Réunion des camarades tous les samedis soir, à la Bourse du travail.

LONDRES

« Education-Social-Club, 209 Hampslead Road N.W. »

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.

Réunion des camarades de langue française tous les jeudis à 9 heures.